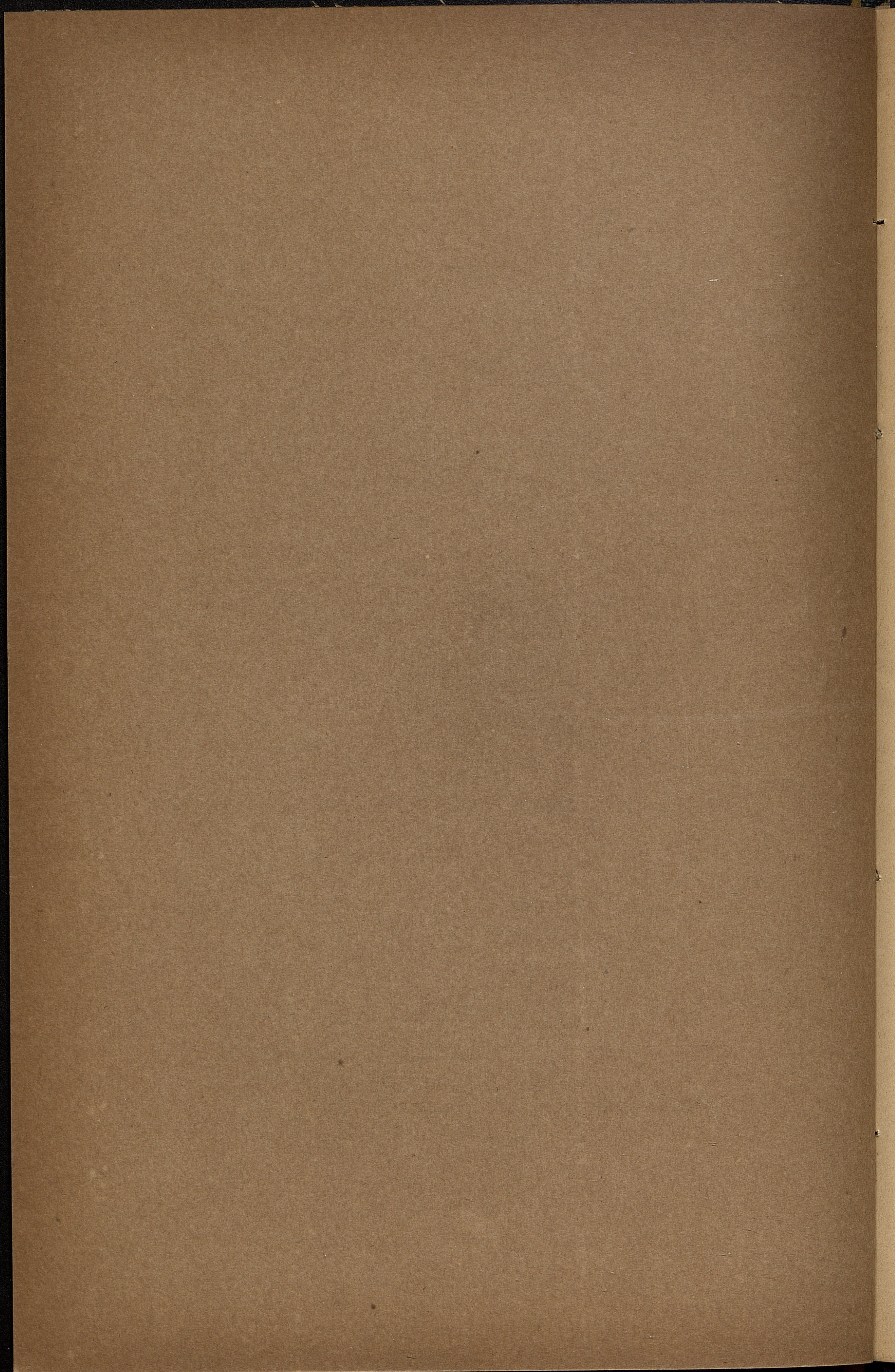


*Pinguid*

Les HAA

53/14







E. CARTAILHAC

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT  
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE TOULOUSE

---

LE

PÉRIGORD PRÉHISTORIQUE

ET LE

PROCHAIN CONGRÈS DE PÉRIGUEUX

---

Extrait de la *Revue des Pyrénées*, 3<sup>e</sup> trimestre, tome XVII<sup>e</sup>.

---

TOULOUSE

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT

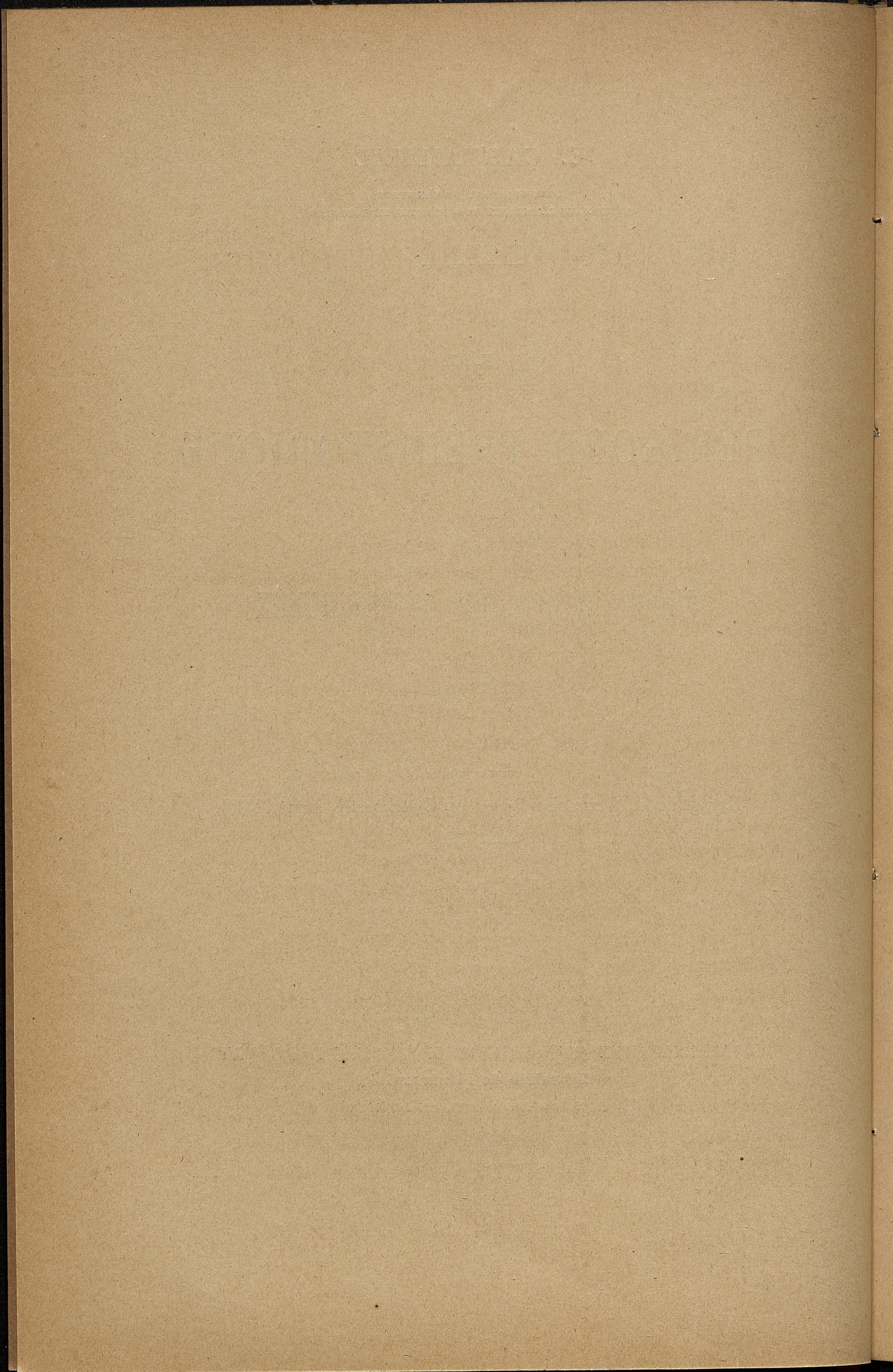
Librairie de l'Université

14, RUE DES ARTS (SQUARE DU MUSÉE)

---

1905







# LE PÉRIGORD PRÉHISTORIQUE

ET LE PROCHAIN CONGRÈS DE PÉRIGUEUX

---

## I.

Le dix-huitième siècle, dans ses préoccupations sur l'origine des arts et des sciences, avait assez clairement reconnu qu'un âge de la pierre précéda l'emploi des métaux. Les poètes et les philosophes de l'antiquité l'avaient deviné. Hésiode et surtout Lucrèce l'affirment. Mais c'est la découverte du Nouveau Monde et la révélation de ses industries élémentaires, ce sont les comparaisons ethnographiques des armes des Océaniens ou des Peaux-Rouges avec les antiquités primitives de l'Europe, qui firent comprendre que nos ancêtres avaient été de purs « sauvages » comme ces races lointaines et attardées.

Les premières années du dix-neuvième siècle voient les musées archéologiques se dégager des cabinets de curiosités ou d'objets d'art; on commence en Danemark à classer chronologiquement les collections.

On ignorait encore tout du passé de la terre. Les almanachs débutaient par une déclaration précise : « Date de la création du monde, 4963 av. J.-C. » Pour le détail on avait le récit de la Genèse.

La géologie pouvait seule, plus tard, poser la question de l'origine de l'homme et en avancer la solution.

La vérité était en marche dès la présentation à la Société des Antiquaires de Londres, en 1800, de beaux silex ouvrés qui provenaient des alluvions anciennes du Suffolk. Mais des er-



reurs bientôt évidentes, des mystifications, de fallacieux et prématurés « hommes fossiles » ralentirent les progrès de la paléontologie humaine et découragèrent souvent les meilleurs esprits.

Cuvier ne voyait poindre encore aucun argument certain en faveur de l'ancienneté de notre espèce. L'illustre auteur des *Révolutions du globe* n'avait pas une conception suffisante des faits. Il entrevoyait à peine ce monde d'autrefois dont il était le Christophe Colomb. Il expliquait les obscurités en invoquant des cataclysmes. Longtemps le « diluvium » parut à ses disciples une simple confirmation des légendes sémitiques, le résultat d'un déluge, tandis qu'en réalité il s'agissait de couches très inégales, très variées, lentement formées, témoins de sensibles changements à la surface de la terre, de modifications du climat, de la flore et de la faune. Nous nommons *Quaternaire* ou *Pléistocène* cet ensemble complexe, et chaque observation nouvelle fait mieux comprendre sa très longue durée, tout en confirmant son rattachement complet aux terrains tertiaires d'une importance infiniment plus grande.

Les études faites par divers naturalistes dans les cavernes, dans les alluvions, à la surface du sol se multiplient. On recueille des vestiges de l'industrie associés à des ossements d'animaux qui n'existent plus dans le pays, qui ont même disparu de la terre.

En 1833, le Belge Schmerling fouille avec méthode et sagacité les grottes de la province de Liège. En 1834, un pharmacien de Narbonne, Tournal, explore celles de Bise. En 1838, Boucher de Perthes ramasse des silex taillés dans les alluvions anciennes de la Somme, au contact des os épars du mammoth, cet éléphant retrouvé en chair dans les glaces éternelles de la Sibérie et qui avait pullulé dans notre hémisphère. Les discussions commencent; l'opposition agit. Elle prétend défendre un dogme chrétien. De bonne foi, quantité de gens raillent ou vitupèrent. Dans les Académies, dans les églises, dans toute la presse, on parle de l'Homme antédiluvien.

La lumière grandit. En 1853, le D<sup>r</sup> Noulet, à la fois savant



romaniste et le meilleur des naturalistes toulousains, signale à l'Académie de Toulouse que, sur les bords d'un ruisseau, affluent de l'Ariège, des os de lion, de rhinocéros, d'éléphant, de grand cerf fixent la date de quelques pierres, qui sont taillées exactement comme les types du nord de la France, recueillis par Boucher de Perthes.

Un autre méridional, Édouard Lartet, habitant du Gers et dont l'autorité paléontologique est européenne, apporte à l'Académie des Sciences de Paris une « Note sur l'ancienneté de l'espèce humaine dans l'Europe occidentale ». L'Académie n'ose l'imprimer, et la Société royale de Londres, mieux inspirée, s'en empare. Le mémoire complet est publié peu après dans les *Annales des sciences naturelles*. Il s'agit de la grotte d'Aurignac (Haute-Garonne). C'est un professeur de la Faculté de Toulouse, le géologue Leymerie, qui avait fourni à son savant ami les premiers éléments de la découverte<sup>1</sup>.

On voit que le midi de la France a contribué largement à la fondation d'une science nouvelle, la paléontologie humaine, selon l'expression de Lartet.

Aurignac conquiert de précieuses adhésions.

La Suisse, dès 1854, avait reconnu que les rives de ses lacs gardaient un peu partout les ruines de villages sur pilotis qui remontaient aux périodes préromaines et bien au delà, à l'âge de la pierre. On découvrait, sous les eaux, les reliques de la plus curieuse civilisation : les débris de cuisine, les objets d'os, de pierre, de bois, de terre cuite. Un peu plus tard, de jeunes docteurs, Félix Garrigou et Henri Filhol, établissent que le même niveau archéologique se retrouve à l'entrée des grottes des Pyrénées. (Communication à l'Institut, 16 nov. 1863.)

Les découvertes vont prendre une extension inespérée. La Dordogne surtout et ses gisements merveilleux entrent en scène.

1. Le Musée d'histoire naturelle de Toulouse possède les pièces vraiment historiques exhumées par Noulet et Lartet.



II.

Peu d'années après la Révolution, F. Vatar Jouannet, venu de Rennes, professait la rhétorique et la philosophie dans les collèges de Périgueux et de Sarlat. Situation bien modeste dans un pays très éloigné de Paris. Pourtant, Jouannet s'impose à l'attention de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il est élu correspondant de l'Institut. Bordeaux devient sa patrie adoptive en 1830. Egalemeut érudit en histoire et en sciences naturelles, il fit en Périgord et en Guyenne d'excellentes observations. Au point de vue de nos antiquités primitives, il fut un des plus distingués précurseurs.

Les Annales départementaux, les Revues locales sont remplies de ses articles à partir de 1818. Il faut citer en particulier sa *Notice sur des armes et autres instruments en pierre et en bronze découverts en Aquitaine*, 1826. Il éditait en 1843 le tome III et dernier de sa magistrale *Statistique de la Gironde*.

Le premier, il avait recueilli des flèches en silex et des haches en pierre dans plusieurs communes du Médoc. Mais dès 1810, il avait remarqué des objets semblables sur les coteaux voisins de Périgueux. « En peu de temps je me trouvais, dit-il, possesseur d'un assez grand nombre de ces haches. Dans l'espace de trois ans, j'en ai recueilli trente entières et plus de deux cents en débris. J'ai retiré du même coteau d'Ecorneboeuf plus de cinquante pointes de flèche, de javelot ou de lance en silex, d'autres instruments et beaucoup de pierres de fronde. » Il les étudie et les décrit en naturaliste très érudit et les compare soit aux antiquités danoises, soit aux armes et outils actuels de la Nouvelle-Zélande ou du Canada. « Je parle ici d'une époque perdue dans la nuit des temps, d'un âge où les Gaulois étaient de véritables sauvages; car nul peuple n'est tombé tout civilisé du ciel. Or, on peut tout croire des hordes sauvages : ne l'oublions jamais, nous en apprécions mieux les bienfaits de la civilisation. »



On ne saurait mieux dire.

Jouannet avait signalé le premier quelques grottes ossifères de la Dordogne et leurs silex taillés. Il connaissait celles du Pey-de-l'Aze à Lacanéda, de Badegoule à Beauregard, de la Combe-Granal à Domme.

Un de ses élèves s'inspira de ses goûts et de son zèle. L'abbé Audierne mit trente ans à réunir les matériaux de son *Périgord illustré, guide statistique, pittoresque et historique de la Dordogne*, 676 pages in-8°, qui vit le jour à Périgueux en 1851; un chapitre est consacré à la première Vésone, dont les armes en pierre sont exactement figurées. En 1863 paraissait sa *Notice historique; — de l'origine et de l'enfance des arts en Périgord*, 56 pages, 6 pl., véritable inventaire préhistorique du département dont la richesse est dévoilée. « Le Périgord, pourvu de nombreux cours d'eaux, possède beaucoup de grottes. Les plus belles dominant les vallées de la Vézère, de l'Isle, de la Drône, de la Dordogne, et les ruisseaux du Ceoü et du Codoü. Toutes ces grottes, dont l'ouverture fait face au levant ou au midi, renferment plus ou moins des silex travaillés... Elles ont servi de demeures. » L'abbé Audierne s'est aperçu qu'elles n'ont pas toutes les mêmes formes de silex et que leurs silex diffèrent de ceux des trouvailles en plein air. Il soupçonne vaguement l'évolution de ces industries primitives.

Tandis que l'abbé Audierne colligeait notes et objets, peut-être avant lui, un amateur du pays, Théoph. de Mourcin, avait réuni une collection de cinq mille pierres travaillées. Plus tard, un autre, le vicomte Alexis de Gourgues, formait à son château de Lanquais la « chambre des haches », véritable musée spécial que visitèrent de nombreux passants.

L'abbé Audierne, avec l'appui du préfet Romieu qui prenait part lui-même aux explorations, avait fondé le Musée départemental de Périgueux en réunissant dans une chapelle attenante à l'évêché sa propre collection, des dons de Jouannet et autres, les antiques gallo-romains déjà sauvegardés par le comte de Taillefer, historien de Vésone, et par de Mourcin.



Les vieilles pierres de la Dordogne ainsi recherchées eurent leur destinée. Un jour, en 1862, un Périgourdin avisé en expédia un lot à un marchand antiquaire de Paris, nommé Charvet, lui offrant de lui en vendre autant qu'il voudrait. C'étaient des silex de la grotte des Eyzies, qui pour la première fois arrivaient dans la capitale.

Le marchand les porta à Edouard Lartet qui les montra à un Anglais, Henry Christy. C'était un riche industriel passionné pour les plus anciennes civilisations. Il avait beaucoup voyagé et acquis, surtout en Amérique, des collections magnifiques. Il était fort au courant de l'âge de la pierre moderne. Il offrit au savant français de fouiller cette caverne et les autres gisements du sud de la France. Avec un rare désintéressement et par une détermination dont l'initiative, d'après Lartet, lui appartient, il déclara que la France garderait la moitié des trouvailles, les pièces exceptionnelles. Il destinait le reste, comme toutes ses récoltes antérieures, au British Museum. Enfin, il voulait qu'un grand ouvrage fût publié, également à ses frais, sur l'ensemble des fouilles.

Ce plan fut réalisé, malgré sa mort prématurée survenue quelques mois après.

Lartet et Christy, à peine débarqués au bourg des Eyzies, constatent que les vestiges de l'homme des temps préhistoriques se montrent presque partout sur les rives de la Vézère, superbe affluent de la Dordogne. Fin août, avec le concours de M. Mercier Pageyral, ancien élève de l'École polytechnique et maire de la commune de Tayac-les-Eyzies, les fouilles sont commencées sur plusieurs points à la fois. Six ou sept gisements, dont les noms devaient devenir célèbres, sont entamés : Le Moustier, La Madeleine, Laugerie-haute, Laugerie-basse, Gorge-d'Enfer, Les Eyzies.

Dans cette dernière grotte, une source chargée de calcaire a concrétionné le sol, épais remblai bondé de rebuts de cuisine et d'objets travaillés par les troglodytes. On dégage habilement des plaques de brèches osseuses qu'on expédie aux grands musées du monde et qui vont faire toucher du doigt, en quel-



que sorte, par tous les sayants, la vérité dont on doutait encore, la coexistence de l'homme et des espèces éteintes. La plaque destinée au musée de Saint-Germain retenait, incrusté, un superbe os gravé. La grotte des Eyzies, en effet, avait livré, aux premiers coups de pioche, quelques gravures très artistiques sur pierre et sur os. On eut bientôt les images des principaux animaux contemporains des artistes primitifs, c'est-à-dire des chevaux, des bœufs, des cerfs, des rennes, des éléphants. Les trouvailles de ce genre provoquèrent, en France et à l'étranger, la plus vive émotion; elles n'ont pas cessé d'être un des plus vifs attrait des stations préhistoriques.

Comme on manque encore d'expérience, ni Lartet ni Christy, ni leur chef de chantier, Alain Laganne, n'ont toutes les précautions voulues, ne distinguent assez les niveaux, ce que plus tard, dans les Pyrénées, sut faire admirablement un autre grand explorateur, Ed. Piette. Préoccupé avant tout par la faune, Lartet ne saisit guère les différences industrielles dans chaque gisement et aux diverses hauteurs. Il croit volontiers à la localisation des industries simultanées. Ici, dit-il, on fabrique des harpons d'os (Laugerie-basse); là, les belles lances en silex (Laugerie-haute). Toutefois bon nombre de points sont élucidés magistralement, et la science fait un pas énorme. Un grand morceau du voile qui nous cache les origines est brusquement déchiré.

Voici ce que l'on venait d'apprendre.

L'importance de l'âge du renne au cœur de la France est un fait acquis. La disparition de cette espèce remonte à une phase déjà lointaine de ces temps qui sont antérieurs à l'histoire et aux légendes. L'homme n'a pas encore fait la conquête des animaux domestiques; il n'a pas même le chien. Son état social est encore du premier degré. Il vit uniquement des produits de sa chasse. Il utilise les peaux. Soit avec les fibres de tendons, soit avec le poil des bêtes, il fabrique du fil pour la couture et la broderie, car nous voyons abondantes les aiguilles en os qui rivalisent pour la finesse et la délicatesse du chas avec celles d'aujourd'hui. La poterie n'est pas inventée.



Plus tard, on appréciera mieux la marche de cette civilisation. Mais on saisit déjà les liens d'une station, celle du Moustier, avec les niveaux plus anciens qui correspondent aux grands fleuves d'autrefois, aux époques glaciaires ou interglaciaires. On note la similitude de la station de la Gorge-d'Enfer avec celle d'Aurignac, et l'ancienneté relative de leurs facies paléontologique et archéologique. Il apparaît que toute cette industrie des gisements de la Vézère autorise une grande subdivision de l'âge de la pierre : elle est dite *paléolithique* ; elle prend place en effet avant le *néolithique*, si bien représenté d'ailleurs déjà par les cités lacustres suisses et les grottes pyrénéennes. Ces expressions furent lancées par un illustre auteur anglais, John Lubbock, aujourd'hui lord Avebury ; elles sont universellement adoptées.

Lartet et Christy présentèrent leurs nouveautés à l'Académie des sciences le 29 février 1864. Or, dans la même séance, une communication tout à fait pareille avait lieu. Le marquis de Vibraye, savant agronome, et à ce titre correspondant de l'Institut, avait été entraîné lui aussi, par ses goûts et les circonstances, dans la vallée de la Vézère, cette terre promise du préhistorique. Ami des choses de l'intelligence, comme d'autres grands seigneurs de cette époque, le duc de Luynes, le marquis de Saporta, il s'était converti, vers 1858, aux idées de Boucher de Perthes, et comme lui s'était mis en quête des traces des hommes antédiluviens. Géologue, il réclame, en 1860, devant la Société géologique, le contrôle de la stratigraphie pour fixer la date relative des antiquités qui « jonchent » la France.

Du bassin de la Loire, sa région, il passe à la Charente et descend en Périgord. Son guide est la notice de l'abbé Audierne ; son chef de chantier est un naturaliste aimable et consciencieux, Franchet. Il s'attache, chemin faisant, aux mêmes stations que Christy et Lartet. Comme eux, il puise largement dans les couches vierges. Une galerie de son château de Cheverny (Loir-et-Cher) est bientôt pleine de trésors anthropologiques, qui, plus tard, seront offerts généreusement à l'Etat français par sa famille et enrichiront le Muséum de Paris.



Christy, Lartet, de Vibraye ont d'obscurs émules aux Eyzies et aux environs. On fouille déjà au hasard et sans contrôle. Une partie de la population locale se met à vivre du commerce des objets travaillés de pierre et d'os. Ces habitudes ne feront que se développer. L'affluence des archéologues qui, en foule, arrivent de tous les pays, favorisera ce vandalisme<sup>1</sup>. Pour quelques objets sauvés que de pages de l'histoire de l'homme à jamais déchirées et perdues !

A l'Exposition Universelle de 1867 on remarquait, au beau milieu, la salle de l'Histoire du travail, et, à la place d'honneur, une vitrine extraordinaire avec cinquante gravures et sculptures préhistoriques; c'était le dessus du panier des diverses collections recueillies aux Eyzies. Les organisateurs étaient Adrien de Longpérier, Edouard Lartet et Gabriel de Mortillet.

En mars de l'année suivante, les travaux préparatoires du chemin de fer qui devait unir Limoges et Agen mirent au jour un amas d'os humains au milieu de couches pétries de silex taillés et d'ossements d'animaux. C'était dans un abri sous roche, dit Cro-Magnon, entre Tayac et les Eyzies, sur la rive déjà classique de la Vézère. La découverte fit grand bruit, car on ne connaissait pas encore l'homme primitif qui s'était révélé par tant d'œuvres singulières. Le ministre, Victor Duruy, expédia pour la vérifier un jeune attaché du Muséum, le fils d'Edouard Lartet, qui s'était déjà fait connaître par des travaux du même ordre en Espagne et en Syrie.

Louis Lartet, un mois plus tard, lisait son rapport sur *une sépulture des Troglodytes* en séance solennelle de la réunion des Sociétés savantes. La presse des deux mondes en donnait immédiatement de longs extraits. De mémorables discussions s'ensuivaient. Broca, de Quatrefages, Pruner-Bey, Hamy établissaient les caractères de cette race de Cro-Magnon qui de-

1. Un de ces explorateurs, Tabanou, instituteur, mérite doublement une mention particulière. Il fut un des premiers fouilleurs de la vallée de la Couze, vers 1880, et mourut en 1902, écrasé par un éboulement sur la station de Badegoule ! Il a recueilli d'énormes collections qui ont disparu la plupart dans des mains inconnues, et il n'a pas écrit une note !



vait jouer un grand rôle dans les progrès de l'anthropologie et dont on retrouve les représentants en Europe, en Afrique et jusque dans les îles Canaries. Les ossements passaient au Muséum de Paris, les moulages se disséminaient dans tous les musées.

Que de détails ethnographiques bien observés par Louis Lartet devaient prendre plus de valeur avec le temps et les découvertes postérieures ! Par exemple, les os avaient des traces de couleur rouge brique. On avait déjà en Angleterre, de la grotte de Paviland, un squelette également colorié. C'est à peine si cette analogie fut remarquée. Mais, en 1872, Emile Rivière trouve son homme de Menton saupoudré de même avec la poussière de minerais d'ocre rouge et de fer oligiste. En 1891, au cours des fouilles d'Édouard Piette à la grotte du Mas-d'Azil, dans l'Ariège, un squelette se présente aussi peint en rouge. On connaît d'autres cas semblables et paléolithiques et néolithiques. Ils suggèrent les plus intéressants rapprochements avec les pratiques mortuaires fort singulières d'une foule de peuples. Ils évoquent la ballade si exacte de Schiller :

Entonnez le chant funéraire ;  
Apportez le dernier cadeau ;  
mettez tout ce qui peut lui plaire  
auprès du mort dans le tombeau.

Déposez d'abord à sa tête  
la hache terrible en sa main,  
puis un quartier d'ours sa conquête :  
Les morts font un si long chemin !

Puis le couteau, tranchant, rapide,  
qui de son ennemi gisant  
scalpait la chevelure humide  
et la peau du crâne sanglant.

Puis dans sa main, pour qu'il s'en teigne,  
les couleurs dont il fut épris ;  
Qu'éclatant de rouge il atteigne  
le grand royaume des esprits.

Le propriétaire des gisements de Laugerie-basse sur la rive gauche était alors un original, Delpeyrat, qui vivait lui aussi



très pauvre sous l'abri du rocher, sur les remblais formés par les apports préhistoriques. Ce troglodyte actuel accepta de fouiller *chez lui* au profit d'un amateur de Brive, Elie Massenat, manufacturier à Malemort, et qui, depuis 1863 ou 1864, avait pioché avec plaisir et succès le sol de quelques grottes de la Corrèze et trouvé, lui aussi, des vestiges de l'âge de la pierre.

En 1869, Massenat me fait les honneurs du plus étrange chantier qu'on puisse imaginer. Par un trou pratiqué dans la chambre de Delpeyrat on pénètre dans des galeries de mines surbaissées qui contournent des blocs éboulés de la falaise et descendent jusqu'au niveau de la Vézère. Travaux patients, dangereux et que Massenat payait largement. On le vola souvent, néanmoins il put réunir des collections magnifiques. Il fut d'autre part très généreux, offrant volontiers des originaux et des moulages aux Musées et aux amis.

En 1872, on recevait en divers lieux une dépêche sensationnelle : Massenat avait aperçu un squelette humain en plein dépôt de l'âge du renne. Le lendemain, assistés par un troisième ami, Philibert Lalande, nous procédions avec le soin voulu à la découverte, à l'étude du corps et de son entourage. Ce mort, comme ceux de Cro-Magnon, fut l'objet de discussions prolongées.

Massenat fouillait en même temps sur d'autres points de la vallée et du voisinage. Vingt ans après, et grâce à la collaboration du D<sup>r</sup> Girod, de l'Université de Clermont, il publia ses découvertes. Il fouillait encore à soixante et onze ans, alerte et de bonne humeur. Il prit froid sur le terrain et mourut en 1903. Le D<sup>r</sup> Girod héritait de ses collections très renommées.

Il est impossible de donner la liste de toutes les personnes qui pratiquèrent dans les mêmes parages des recherches rapides. Tous les amis du préhistorique y sont venus. Trop souvent ils ont fait mystère de leurs trouvailles. Le D<sup>r</sup> Emile Rivière, Henri Reverdit, l'abbé Landesque, le D<sup>r</sup> Testut, Gustave Chauvet, Maurice Feaux, Michel Hardy, le D<sup>r</sup> Capitan, l'abbé Breuil,



Peyrony<sup>1</sup>, d'autres encore ont publié des comptes rendus.

Je dois citer surtout Gabriel de Mortillet, un des fondateurs de l'archéologie préhistorique. Il ne fit pas de fouilles en Dordogne, mais il conseilla et encouragea tous les explorateurs; il mit en lumière leurs découvertes, et sut en tirer un parti exceptionnel pour le progrès de la science.

### III.

L'abbé Audierne avait annoncé que les hommes de l'âge de la pierre avaient séjourné dans presque toutes les vallées du Périgord et cette affirmation s'est maintes fois vérifiée. Cette région est à ce point de vue une terre privilégiée. Elle est formée par d'épaisses assises calcaires appartenant au terrain crétacé éminemment propre à la formation des cavernes. L'action énergique et lente des agents atmosphériques a corrodé les surfaces. Les eaux courantes ont raviné le sol. Des fentes prolongées ont favorisé leur circulation souterraine. Les rivières ont descendu leur lit dans les rochers qu'elles entaiaient. Elles coulent entre des falaises souvent élevées, toujours très pittoresque. De majestueux surplombs abritent leurs berges sur de grandes longueurs. Tous ces emplacements furent fréquentés; les meilleurs, bien ensoleillés, ont retenu durant des siècles les premiers habitants. Chaque année dévoile de nouveaux abris sous roches, de nouvelles grottes ayant encore en place des foyers de diverses périodes.

Plusieurs dépôts, voisins ou éloignés, appartiennent à la même étape de la civilisation paléolithique. Il en est un plus grand nombre qui marchent isolément. On dirait que chacun d'eux correspond à un feuillet du volume qui raconte les âges préhistoriques. Il aurait donc fallu les explorer tous avec un égal souci des renseignements qu'ils pouvaient fournir. Or, dans bien des cas, on a sacrifié la faune, qui est la base essen-

1. Peyrony a publié un bon petit Guide illustré avec carte, *Les Eyzies et les environs*, 1903.



tielle de nos connaissances, et l'étude de l'évolution industrielle sur place n'a point été faite.

La Vézère n'a plus le privilège des stations remarquables. D'autres vallées ne sont pas moins riches, mais les recherches sérieuses ne se sont pas assez occupé d'elles. Sachons attendre. Il faut mentionner la petite vallée de la Couze qui se jette dans la Dordogne, près de Lalinde, avec deux gisements de tout premier ordre, l'un très ancien à Combe-Capelle, près Saint-Avit-Senieur, l'autre avec de merveilleuses armes en silex, en feuille de laurier et à cran, aux Champs-blancs, à Bourniquel. Près de Lalinde, sur la rive droite de la Dordogne, est la station dite de Souci, plus récente, qui a livré surtout un superbe outillage en os et maintes gravures ornementales.

Dans la vallée de l'Isle, les frères Parrot explorèrent de leur mieux la grotte de l'Eglise, près de la chapelle de Saint-Martin; ses élégants silex rappellent ceux de Laugerie-haute et de Champs-blancs.

L'arrondissement de Périgueux se présente avec sa grotte de Raymondin, à Chancelade, qu'Hardy et Feaux ont fait connaître en 1888. Au sein des couches intactes et riches en gravures singulières gisait un squelette humain replié sur lui-même, comme cela s'est vu ailleurs, saupoudré aussi de peroxyde de fer, et dont nous devons l'étude au savant anatomiste de l'Université de Lyon, le D<sup>r</sup> Testut.

Cet exposé s'adresse aux personnes qui ne s'occupent pas spécialement d'archéologie, mais s'intéressent à tous les progrès scientifiques et historiques. Je suis obligé de restreindre mes indications aux principaux faits. Je m'arrête donc en faisant observer que dans un pays comme la Dordogne nous sommes bien loin d'avoir tout découvert. Une des plus importantes stations, celle de la Micoque, a été observée l'une des dernières (G. Chauvet et Emile Rivière). Elle est en vue de Tayac, sur la rive droite de la Vézère. On est surpris de son incomparable vétusté. Toutes les autres, à côté d'elle, ont une apparence de fraîcheur et de jeunesse. Evidemment des milliers d'années les séparent.



Et pourtant son ancienneté, d'autre part, est comme rien ! Le niveau de la Micoque n'est lui-même que le niveau supérieur des alluvions quaternaires, des ballastières qui, à Périgueux même et au Rodas-de-Trélissac, ont livré leurs gros silex typiques, ceux que Gabriel de Mortillet, notre regretté maître, nommait des coups-de-poing et avec lesquels l'humanité a fait la conquête de la terre<sup>1</sup>.

#### IV.

La plus inattendue des découvertes date de ces dernières années.

Nous visitons les cavernes, hypnotisés en quelque sorte par l'étude de leur sous-sol, les yeux toujours fixés à terre, à la recherche des os et des pierres. Un jour, dans la grotte d'Altamira, près Santander, une enfant, qui n'avait pas, on le comprend, des préoccupations du même ordre et que des fouilleurs avaient amenée, regarde la voûte et voit une image peinte. Elle le dit, on l'écoute; on aperçoit, en effet, la figure d'un bœuf puis bien d'autres, et son père, un espagnol érudit, M. de Sautuola, nous communiqua aussitôt (1880) cette découverte sans nous convertir à l'ancienneté de ces fresques. Le silence se fit.

En 1896, le Dr Emile Rivière fouille aux Eyzies la grotte de la Mouthe. Un jeune homme qui travaille pour lui va péniblement, à quatre pattes ou en rampant, plus de cent mètres au-delà du point où l'on pioche. Il rapporte que les parois ont des gravures. Le fait était exact. Em. Rivière les étudie et les publie. Il nous invite à constater les faits; nous les examinons, nous n'avons aucune objection à présenter. Ce sont des gravures analogues à celles que nous trouvons depuis trente ans

1. M. BOULE, professeur au Muséum, s'est donné la peine d'écrire deux petits livrets édités avec de charmantes gravures par la librairie Masson : *Conférences de géologie*, 1904; *Conférences de paléontologie*, 1905. Nous en recommandons vivement la lecture aux personnes qui veulent un résumé sur l'Ère quaternaire et l'Homme fossile.



sur les os ornés de l'âge du renne. Il y a, en outre, des dessins en rouge. La Dordogne compte une nouvelle localité célèbre.

L'un de nos confrères, Ed. Piette, soupçonne alors et déclare qu'il faudra revoir les fresques espagnoles de la grotte d'Altamira.

Un autre, Fr. Daleau, s'aperçoit qu'une grotte qu'il fouille avec passion et grand profit depuis des années, à Pair-non-Pair en Gironde, offre aussi des gravures sur ses murailles. Or, la grotte jadis était pleine. C'est lui qui a enlevé le sol, tranche par tranche; il a ainsi dégagé les parois gravées. On peut savoir quelle couche se formait quand les artistes décoraient leur demeure. C'est la même période paléolithique que l'on fixe à Pair-non-Pair, à La Mouthe et à Altamira.

De 1897 à 1903, Rivière, avançant ses fouilles, découvre de nouvelles œuvres d'art. Entre temps, de semblables observations sont timidement faites dans le Gard, dans l'Ardèche, dans la Haute-Garonne.

L'année décisive est 1902; et l'honneur, une fois de plus, revient à la Dordogne, et encore à la commune des Eyzies. Le Dr Capitan, professeur à l'École d'anthropologie, et l'abbé H. Breuil, qui se consacre précisément à l'étude de l'art primitif, reconnaissent sur les indications de l'instituteur des Eyzies, Peyrony, et décrivent deux grottes très profondes et qui à cent et deux cents mètres de l'entrée et de la lumière du jour sont ornées avec soin.

L'une, celle des Combarelles, a des centaines de gravures; l'autre, celle de Fond-de-Gaume, des centaines de gravures et surtout des peintures. Ces fresques sont tantôt des dessins noirs, tantôt des dessins polychromes, nuancés de noir, de rouge, de brun, de jaune. Des minerais de manganèse et de fer ont fourni les couleurs. Les images représentent toute la faune quaternaire. Ce sont des chevaux, des bisons, des rennes, des éléphants reproduits avec beaucoup d'habileté, suivant des traditions bien établies et un style très caractérisé. La date est donnée par les figures mêmes, ce sont des monuments de l'art paléolithique. Souvent, à Fond-de-Gaumes,



un rideau de stalagmite passe sur les peintures qui tantôt sont simplement voilées comme par une fine gaze, tantôt enfouies sous d'épaisses concrétions calcaires. Aussi les plus soupçonneux parmi nous sont-ils obligés de s'incliner.

Je publie dans l'*Anthropologie* mon *mea culpa* touchant Altamira qui fait réellement partie du même bloc d'œuvres préhistoriques<sup>1</sup>.

Depuis trois ans nous avons, dans la Dordogne et ailleurs, des constatations du même ordre. Artistes, savants, philosophes, s'intéressent à ces peintures, les plus anciennes du monde, vieilles d'au moins quinze ou vingt mille ans. Si l'on admet les vues de Salomon Reinach, si l'on se laisse éclairer par les comparaisons ethnographiques, ce sont des monuments de la religion primitive.

#### V.

Que de faits nouveaux et graves se sont produits dans le Périgord ! On en a maintenant une idée. Il ne faut pas perdre de vue que c'est seulement grâce à la nature du sol que cette province a gardé ces témoins, ces archives d'une partie de l'âge de la pierre. Lorsque le calcaire disparaît avec ses abris conservateurs et ses cavernes, et cède la place au schiste, au granit, au grès, les traces du paléolithique s'atténuent ou disparaissent aussi. En fait, les hommes de ce temps ont peuplé tout notre pays, nous n'avons que des épaves sur des îlots clairsemés. Le Périgord est simplement un de ces îlots, un des plus riches et pour longtemps encore inépuisé.

C'est Périgueux qui, par conséquent, méritait d'inaugurer le Congrès préhistorique de France.

Lorsque l'Association française tint sa première session

1. L'abbé Breuil et moi nous avons longuement séjourné à Altamira. Notre description est sous presse. Le Prince de Monaco a généreusement accepté de publier, avec le luxe d'illustrations nécessaire, *tous* les travaux concernant les cavernes ornées. C'est un grand service rendu à l'histoire de l'art.



« par la Science pour la Patrie » à Bordeaux, en 1872, au lendemain de nos désastres, elle fit sa première excursion générale aux Eyzies. Tous les ans, dans ses beaux Congrès, la XI<sup>e</sup> section s'occupe uniquement d'anthropologie et, en fait, le préhistorique a toujours dominé dans les communications et les causeries. L'Association est en mesure de fournir aux préhistoriens des subventions très considérables. Il n'était pas utile, je le crois, d'établir une institution concurrente. La Société préhistorique de France, nouvellement créée, a cependant donné naissance au Congrès préhistorique de France. L'avenir dira si elle eut raison. Pour le moment, l'affaire étant décidée et tous les amis de la science étant invités, il n'y avait qu'à répondre favorablement. On comptait, il y a quelques jours, cent-soixante adhésions. C'est un succès.

Sur les instances du D<sup>r</sup> Emile Rivière, président de la Société et du Congrès préhistorique, le Conseil général de la Dordogne, les Conseils municipaux de Périgueux et des Eyzies ont accordé des subventions, et toutes les autorités, de grands propriétaires se disposent à faire aux congressistes, à la fin de septembre, un accueil chaleureux. M. le Sous-Secrétaire d'État, Directeur des beaux-arts, présidera la séance solennelle.

Les Périgourdins en profiteront pour inaugurer leur nouveau et somptueux Musée scientifique et archéologique.

Sans doute la construction est mauvaise. Mais il paraît à peu près impossible à nos modernes architectes de concevoir ce qu'est un musée et d'établir des plans en rapport avec la destination de l'édifice. Ni à Paris, ni à Toulouse, on n'a le droit de critiquer à cet égard les autres villes de France!

Les personnes chargées de l'installation du Musée départemental méritent de sincères éloges; M. le marquis de Fayolle, directeur, M. Maurice Feaux, chargé spécialement du préhistorique, ont peu dépensé, beaucoup travaillé, fort bien réussi.

La galerie préhistorique n'est point vaste, mais c'est une des plus précieuses que nous ayons en France. M. Feaux l'a parfaitement ordonnée, éclairée par des étiquettes suffisantes. Un excellent catalogue imprimé augmente sa valeur. Dans



ces dernières années, grâce à MM. de Fayolle et Feaux, des collections qui auraient quitté le département et peut-être même la France ont été retenues et acquises par le Musée. Enfin il a reçu de la famille d'un archiviste et archéologue fort regretté, Michel Hardy, un don généreux qui l'a singulièrement enrichi.

Des séries locales de tous les âges avoisinent de très bons termes de comparaison des autres provinces. Elles occupent naturellement les meilleures places. On remarque d'abord le paléolithique auquel la Dordogne doit sa célébrité, mais le néolithique, par son abondance et ses divers aspects, fera aussi l'étonnement du Congrès.

Comme il n'y aura pas seulement des Français à Périgueux et que les Étrangers y seront en nombre, enchantés surtout de visiter, avec Rivière, avec Capitan, Breuil et Peyrony, leurs merveilleuses cavernes ornées, nous nous réjouissons d'avance de ce que cette ville, où siège une Société historique et archéologique, déjà ancienne et des meilleures, produira à tous égards une bonne impression<sup>1</sup>.

1. Pour tous renseignements sur le Congrès (26 septembre-1<sup>er</sup> octobre), s'adresser à son président, le Dr Emile Rivière, 63, rue de Boulainvilliers, Paris. Le prix de la souscription est de 12 francs ou de 6 francs. Les chemins de fer accordent les faveurs ordinaires.



